

ECOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE LYON

Année scolaire 1933-1934 — N° 11

L'IDENTIFICATION DES ANIMAUX DOMESTIQUES

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 30 Janvier 1934

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR VÉTÉRINAIRE

PAR

Pierre DAUTHEVILLE

Né le 15 Août 1912, à BELFORT (Territoire de Belfort)



LYON

BOSC Frères, M. & L. RIOT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

42, Quai Gailleton, 42

1934

**L'IDENTIFICATION
DES ANIMAUX DOMESTIQUES**



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41554214_0010

ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE LYON

Année scolaire 1933-1934 — N° 11

L'IDENTIFICATION DES ANIMAUX DOMESTIQUES

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 30 Janvier 1934

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR VÉTÉRINAIRE

PAR

Pierre DAUTHEVILLE

Né le 15 Août 1912, à BELFORT (Territoire de Belfort)



LYON

BOSC Frères, M. & L. RIOU

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

42, Quai Gailleton, 42

1934

PERSONNEL ENSEIGNANT DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE DE LYON

Professeurs honoraires	M. V. BALL.
Directeur honoraire..	M. F.-X. LESBRE.
Directeur.....	M. ALFRED FAURE, ancien Directeur. M. CADEAC.

PROFESSEURS

Physique et chimie médicale, Pharmacie, Toxicologie	MM. TAPERNOUX
Botanique médicale et fourragère, Zoologie médicale, Parasitologie et Maladies parasitaires....	MAROTEL
Anatomie descriptive des animaux domestiques, Tératologie, Extérieur	TAGAND
Physiologie, Thérapeutique générale, Matière médicale	JUNG BALL
Histologie et Embryologie, Anatomie pathologique.	
Pathologie médicale des Equidés et des Carnassiers, Clinique, Sémiologie et Propédeutique, Jurisprudence vétérinaire	AUGER
Pathologie chirurgicale des Equidés et des Carnassiers, Clinique, Anatomie chirurgicale, Médecine opératoire	DOUVILLE
Pathologie bovine, ovine, caprine, porcine et aviaire. Clinique, Médecine opératoire, Obstétrique....	CUNY
Pathologie générale et Microbiologie, Maladies microbiennes et police sanitaire, Clinique.....	BASSET
Hygiène et Agronomie, Zootechnie et Économie rurale	N ..
Industrie et contrôle des produits d'origine animale. Inspection des denrées alimentaires et des établissements classés soumis au contrôle vétérinaire	X...

CHEFS DE TRAVAUX

MM. COLLET, JEAN-BLAIN, VUILLAUME, PIERRE, LAMY



EXAMINATEURS DE LA THÈSE

Président : M. le Dr NICOLAS, Professeur à la Faculté de Médecine.

Officier de la Légion d'Honneur.

Assesseurs : M. TAGAND, Professeur à l'École Vétérinaire.

M. JUNG, Professeur à l'École Vétérinaire.

La Faculté de Médecine et l'École Vétérinaire déclarent que les opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni approbation ni improbation.

A MES PARENTS

A MES AMIS

A M. LETARD
MON MAITRE

A MES MAITRES DE L'ECOLE MILITAIRE
ET D'APPLICATION DE LA CAVALERIE ET DU TRAIN

A MON JURY

MONSIEUR LE PROFESSEUR NICOLAS

De la Faculté de Médecine de Lyon

Pour le remercier d'avoir daigné
accepter la présidence de cette thèse.

MONSIEUR LE PROFESSEUR TAGAND

De l'Ecole Vétérinaire de Lyon

MONSIEUR LE PROFESSEUR JUNG

De l'Ecole Vétérinaire de Lyon

L'IDENTIFICATION DES ANIMAUX DOMESTIQUES

Introduction

Identifier un animal, c'est en faire un portrait suffisamment précis, pour permettre à un observateur non prévenu, placé en possession de ce portrait, de reconnaître rapidement et sûrement le sujet, considéré au milieu d'un troupeau d'animaux de la même race (PRÉVÔT et A.-M. LEROY).

L'identification des animaux répond à un véritable besoin. Lorsqu'un homme de race blanche se trouve en face d'un certain nombre d'hommes d'une autre race, qu'ils soient noirs, rouges ou jaunes, il ne les distingue les uns des autres qu'au bout d'un assez long temps pendant lequel son œil s'est habitué à des distinctions de prime abord très subtiles. Pour nos animaux domestiques (eux seuls nous occuperont dans cette étude), le problème est plus difficile encore. Leurs caractères individuels ne sont en effet pas assez nettement marqués pour que nous puissions bien les distinguer les uns des autres. Et cela fait comprendre l'admiration que l'on ressent à voir l'habileté de certains virtuoses comme un cavalier reconnaissant tous les chevaux de son escadron, un colombophile tous les

pigeons de son élevage, un berger tous les moutons de son troupeau. Ces caractères individuels sont cependant assez nets dans certaines espèces ; et l'on distingue des mieux au moins bien caractérisés : le pigeon, la poule, le canard, le faisan, l'oie, la pintade, le paon, le cygne, le dindon, le canard de Barbarie, le porc, le chien (et ici la distinction est facilitée par le fait que certains répondent à un nom !), le bœuf, le mouton, le lapin, le cheval, l'âne, le chameau, la chèvre, le cobaye. Cet ordre classique, fait pour fixer les idées, est plus arbitraire que réel, l'individualité présentant des variations sensibles plutôt dans les races que les espèces.

Mais on peut dire qu'en général nous sommes absolument impuissants à établir une identification sûre par nos seules capacités naturelles.

C'est ce qui explique le désir séculaire de trouver des moyens qui, suppléant à notre insuffisance, nous permettent d'identifier nos animaux.

Importance

La nécessité d'une identification rigoureuse des animaux domestiques s'impose dans bien des cas : il n'est évidemment pas question d'établir un étroit signalement des vaches, des chèvres ou des poules d'une petite ferme, tout au moins pour le moment présent, mais plus leur nombre s'accroît, plus leurs fonctions et leur exploitation se perfectionnent et plus leur individualité prend d'importance.

Au point de vue particulier, cette nécessité éclate surtout pour les animaux reproducteurs et en général pour tous ceux dont le perfectionnement leur a acquis une certaine valeur. Or, il se produit que justement, plus ils sont perfectionnés, plus ils finissent par se ressembler les uns aux autres, tendant tous vers une silhouette, un format, une robe même, pris comme type idéal : modèle longiligne des chevaux de course, forme parallélipédique des bovins et ovins de boucherie, robe cuivrée des setters irlandais.

Lorsqu'un éleveur veut obtenir un poulain de grand espoir, il choisit pour la mère un étalon renommé : encore faut-il que, mis en présence d'un cheval, il puisse s'assurer qu'il s'agit bien de cet étalon, et qu'il puisse pour ce faire, recourir à des preuves plus tangibles que la parole de l'éta lonnier. Le poulain est

né, il a grandi, a couru, et a pris une valeur considérable : il faut l'assurer. La société d'assurances, avant de l'inscrire sur ses contrôles, doit pouvoir reconnaître le sujet en détail. Un accident, une maladie survient et emporte l'animal : la société doit pouvoir vérifier si le mort est bien le sujet qui fut inscrit.

L'importance de cette identification déborde le plan particulier. Pour la police sanitaire, il est indispensable de contrôler l'identité d'un cheval mort de morve avant d'indemniser son propriétaire — de noter avec exactitude quels sont les bovins atteints de fièvre aphteuse avant de les isoler du reste d'un troupeau — de savoir au juste quels sont les porcs déclarés contaminés par la peste porcine, avant de les consigner dans un rapport établi pour toute une commune.

Pour les sociétés de course il en arrive de même. On ne peut faire courir un cheval que s'il est inscrit à une société de steeple. Le commandant Marcenac nous a dit l'histoire suivante : un officier devait participer à une épreuve à Strasbourg. Au moment où le cheval entre sur le turf, les commissaires disent à l'officier qu'il ne peut courir, son cheval étant mort. Le cavalier proteste, montre l'animal bien vivant, mais se heurte à la même réponse : votre cheval est officiellement mort. Il s'agissait en fait d'une erreur, le cheval ayant été porté mort pendant la guerre à la place d'un autre dont on avait négligé de vérifier l'identité avant l'autopsie.

Pour les transactions commerciales, même importance, le Docteur Bouchet la fait ressortir dans la *Revue Générale de Médecine Vétérinaire* du 15 février

1931. Non seulement on achète et vend des chevaux de course sur le territoire de la France, mais encore on en envoie à l'étranger, en Amérique particulièrement. Si la France veut conserver une place chèrement acquise et très enviée sur le marché international des chevaux de course, elle se doit de livrer une marchandise excellente sans doute, mais en premier lieu qui soit celle qui a été achetée. Il faut arriver en somme à interdire toute substitution d'une « claquette » à un crack en cours de voyage. Bref « il paraît raisonnable d'éviter toute cause de discussion, surtout en ce qui concerne l'identification des animaux ». Et il ajoute pour insister d'avantage : « Sait-on seulement « que lors de l'importation d'un cheval aux Etats-Unis d'Amérique, une somme de 25 % de la valeur « de l'animal doit être consignée par l'importateur « lorsque le signalement porté sur le certificat d'origine n'est pas conforme au signalement relevé par « le vétérinaire du port d'importation ! »

Pour l'établissement des Livres généalogiques l'importance est encore plus grande. Ces livres sont les bases mêmes de la pratique de la sélection, cette méthode de reproduction qui est, à juste titre, si en honneur, aujourd'hui. On ne peut songer à faire un choix quelconque dans un troupeau sans accorder la plus grande importance à des signes qui serviront ensuite à indiquer les élus. Et ceux-ci, comment pourrait-on les retrouver, les suivre, les croiser, les utiliser avec fruit, en quelque sorte, si l'on ne s'appuie sur des matériaux de travail sûrs et éprouvés ? On comprend quelle est la capitale nécessité de connaître les repro-

ducteurs, lorsqu'on se représente quelle uniformité présente une agglomération d'animaux de la même espèce, au milieu desquels l'éleveur doit choisir certains individus, les retrouver à coup sûr et quand il veut, pour les utiliser en vue du perfectionnement insensible de la race, obtenu grâce à la technique sûre de la sélection.

CHAPITRE PREMIER

Le signalement

Le signalement classique est assurément le moyen sinon le plus antique, du moins le plus employé jusqu'à nos jours, pour l'identification de nos animaux domestiques. Il faut reconnaître que le cheval a été privilégié à ce sujet, et qu'au contraire le signalement du bœuf en particulier, a été injustement délaissé pendant trop longtemps. Quant au mouton et au porc, l'absence presque totale de caractères individuels assez nets a toujours rendu très difficile pour eux l'emploi du signalement — quoique rien, à vrai dire, ne semble s'opposer à son usage auprès de ces espèces.

L'origine du signalement classique est assez ancienne. GODINE, en 1814, nous fixait déjà un ordre qu'il interdisait de perturber, dans lequel devaient se succéder les divers caractères de l'animal. Il requiert de placer tour à tour dans le signalement complet, nom, espèce, sexe, race, service, robe, crins, taille, marques, marques accidentelles, balzanes, âge, caractère — dans le signalement simple : nom, espèce, sexe, race, robe, crins, balzanes, taille, âge. LECOQ, en 1843, et MERCHE, en 1868, se trouvent — est-ce un hasard — d'accord sur l'ordre des divers facteurs du signale-

ment, ordre qui diffère de celui qu'imposait GODINE : nom, espèce, sexe, race, service, queue et crins, robe, âge, taille, marques, date. Ici il n'est plus question de décrire, si brièvement soit-il, le caractère du sujet, et c'est regrettable, mais on ajoute la mention de la date, ce qui est pratique. JACOULET et CHOMEL, en 1900, prescrivent de noter le signalement dans l'ordre suivant : nom, sexe, âge, taille, robe, particularités, état de la queue et des crins, avec mention si l'on veut du haras dont le sujet est originaire, du degré de sang, de sa généalogie, de ses performances. Et ils conseillent comme moyen mnémotechnique d'écrire verticalement le mot « *satrape* » dont chaque lettre donne l'initiale d'un caractère, et dont l'ensemble donne l'ordre — immuable comme de juste ! — dans lequel ces caractères doivent s'énoncer. Enfin M. LESBRE donne l'ordre suivant : 1° espèce et sexe ; 2° race ; 3° service ; 4° âge ; 5° taille ; 6° état de la queue et des crins ; 7° robe ; 8° marques particulières ; 9° date.

Chacun demande donc de suivre un ordre fixe dans l'énumération des caractères individuels, et il est bien rare que deux auteurs donnent deux ordres analogues, ce qui est un peu gênant. Mais cela n'a pas grande importance, car en pratique le signalement consiste encore trop souvent à dire par exemple : cheval bai âgé de cinq ans, ce qui est notoirement insuffisant, au joint de vue robe, et marques particulières tout spécialement.

Arrêtons-nous donc à quelques précisions sur les robes du cheval, en premier lieu. Il semble assez vain de vouloir signaler cet animal par sa robe. En effet,

il est curieux de noter les changements dont elle est le siège. L'âge du sujet influe pour une grande part sur la couleur de sa robe : le poulain percheron vient au monde presque noir, et ensuite en grandissant, il prend la couleur gris pommelée de sa race ; d'autres chevaux, blancs à l'âge adulte, sont venus au monde sous poil gris. C'est que la robe du poulain est toujours modifiée par la présence d'une bourre laineuse plus ou moins dense, qui fonce le ton général du pelage. Puis, petit à petit, le blanc apparaît, éclaircit la robe, et la bourre étant tombée, la couleur se fixe définitivement vers 18 mois. A ce propos, dans ses *Eléments de l'art vétérinaire*, BOURGELAT disait : « On ne croit pas qu'il y ait des chevaux nés véritablement blancs. » JACOULET et CHOMEL en citent au contraire un exemple : Loup blanc, par Vermouth et Vipère. Il n'en reste pas moins que dans la généralité des cas, le jeune cheval reste plus ou moins longtemps à l'âge ingrat, où sa robe est d'une teinte variable « de là de fréquentes erreurs et des soutes » (de CURNIEU) qui devraient forcer à employer soit un signalement temporaire, donc peu digne de foi, soit d'autres caractères auxquels on puisse se fier assurément.

Le climat n'est pas sans influencer non plus sur la tonalité de la robe. LECOQ déjà signalait que « *l'hiver lave le poil* ». La pluie, l'humidité, agissent aussi en ternissant le pelage. Le hâle lui-même ferait prendre au cheval un poil long, sec, terne, malpropre et d'une teinte plus claire (GOUBAUX et BARRIER). La lumière a également un rôle néfaste sur l'exactitude du signale-

ment : elle donne à la robe des tons plus chauds, et quand elle est vive, elle change entièrement son aspect.

Les soins que l'on prend de l'animal, influent sur la robe, non seulement par l'embonpoint provoqué qui lustre le poil, mais encore par le poil lui-même, qui devient brillant, d'une teinte légèrement différente. Au contraire la mauvaise santé, le manque de nourriture entraînent le poil à se rebrousser, à se piquer. Le tondage a une action variable et curieuse : « Il éclaircit les robes de couleur, parce que les poils sont habituellement plus pâles à leur base qu'à leur pointe... il fonce au contraire les blancs et les gris clairs par la raison qu'il laisse mieux apercevoir la teinte noire de la peau » (GOUBAUX et BARRIER). Le pansage agit dans le même sens, mais de façon plus modérée ; enfin le simple fait de passer sur un sujet une couverture propre, un torchon pétrolé ou chaud lustre la robe... et les maquignons le savent bien. Ce qu'ils connaissent aussi, mais heureusement de moins en moins, c'est la pratique de la teinture des chevaux. En effet, comme pour compliquer encore le diagnostic de la vraie couleur d'une robe, des individus peu honnêtes la changent — la changeaient surtout — très habilement, il faut l'avouer. DE GARSALT, dans son *Nouveau parfait maréchal*, signalait déjà en 1770, « des chevaux teints en bai brun ou noir, pour empêcher de les reconnaître, ou pour les mieux mettre à la convenance de leurs propriétaires » et il ajoutait malicieusement que, si l'on épargne la teinture, le cheval retrouve au bout de quinze jours sa première couleur. Ces pratiques se trouvent de moins en moins de nos

jours, c'est indéniable ⁽¹⁾ ; cependant des nécessités tactiques les ont fait couramment renaître au cours de la guerre.

Le milieu enfin intervient dans la coloration de la robe : « La nature du poil étant facilement modifiée sous l'action d'un changement de climat et de genre de vie » (DECHAMBRE). Ainsi les poneys des Shetlands, couverts d'une épaisse fourrure dans les froides îles d'Ecosse, prennent une toison lisse et brillante en Angleterre — de même varie la robe d'une vache suisse, suivant qu'on la considère à l'alpage ou à l'étable — de même celle d'une jument normande au pré ou à l'écurie.

Beaucoup d'auteurs ont donné la liste des diverses catégories de robes, GODINE surtout nous émerveille par la précision de ses descriptions : mais pour être intéressantes, elle n'en sont pas moins un peu surannées. D'ailleurs, GODINE, comme tous les auteurs classiques, énumère les diverses robes du cheval sans donner l'explication du principe de la méthode. Aussi nous préférons nous attacher à la classification que BRIVET, vétérinaire en premier au quatrième escadron du train des équipages militaires, donnait en 1844 dans son *Nouveau traité des robes, ou nuances chez le cheval, l'âne et le mulet, chez l'espèce bovine et chez les petites espèces domestiques*. Voici son tableau :

(1) GODINE, en 1814, prévenait ses élèves qu'on contrefait parfois la robe des chevaux ; pour s'assurer de sa réelle couleur, il conseille de laver l'animal avec un mélange d'eau, de savon et de vinaigre.

Présence des couleurs...	blanc.
Absence des couleurs...	noir.
Blanc et noir mêlés sur le même individu.....	gris.
Extrémités blanchâtres, jaunâtres, roussâtres plus ou moins foncées.	isabelle aux crins blancs aubère, alezan.
Extrémités noires.....	isabelle aux crins noirs, bai, rouan.
Blanc et noir séparés par plaques sur le même in- dividu	pie.

Tel est le squelette de la classification. Ensuite, BRIVET décompose chaque type de sa « *gamme harmonique* » en plusieurs nuances : par exemple il étudie tour à tour pour le noir : le noir mal teint, le noir franc, le noir jayet. Cette classification des robes ne semble de prime abord ni bien différente des tableaux classiques, ni meilleure qu'eux. Mais c'est dans le point de départ de la méthode qu'apparaît sa supériorité. Car BRIVET ne se contente pas d'une énumération des robes, sèche et forcément difficile à retenir par la seule mémoire : au lieu d'agir comme les auteurs classiques, il base sa méthode sur des considérations très justes sur les mélanges de couleurs, comme on les pratique en aquarelle, par exemple. Et il justifie sa manière de voir par ces considérations d'ordre en somme physique.

De cette façon s'explique son terme de « *gamme har-*

monique » puisque, en dégradant ou en fonçant progressivement telle couleur, on finit par arriver à une seconde, qui peut se fondre petit à petit en une troisième et ainsi de suite jusqu'à fermer le cercle ouvert par la première teinte. Par exemple, on peut assombrir ou éclaircir une couleur primitive telle que le rouge; éclairci de plus en plus, il s'élève graduellement jusqu'au rougeâtre, qui est l'alezan cerise — assombri progressivement, il tend vers l'alezan brûlé, qui est le terme de passage de l'alezan au noir. La robe noire s'éclaircit pour devenir grise, puis blanche. La robe blanche mêlée de jaune tendra à l'isabelle, et ainsi de suite.

BRIVET applique donc à toutes les robes des chevaux les principes fournis par le mélange presque mathématique des couleurs, et par leur dégradation plus ou moins poussée; et il a ainsi le grand mérite de donner un principe très rationnel pour base à une classification des robes, dont la complexité classique devient très aisée à comprendre et à retenir.

La technique de BRIVET est certes importante au point de vue didactique. Mais voici où elle nous satisfait surtout l'esprit : ce qui peut s'appliquer au cheval peut également s'appliquer au bœuf, au mouton, à la chèvre, et même au chat, au chien et au porc. Ainsi un seul et même principe, une seule même classification peuvent cadrer pour tous les animaux domestiques. Enfin, ajoutons que BRIVET ne méprise point les signes spéciaux, bien au contraire il accorde la plus grande attention aux balsanes, bringeûres, listes, etc., et aux marques particulières en général.

Occupons-nous à présent de ces *marques particulières*. Nous en écarterons les épis que nous étudierons ultérieurement. On peut diviser les marques suivant leur siège, en particularités de la robe en général, particularités de la tête et des membres. Leur importance à toutes est capitale, puisque ce sont elles surtout qui « individualisent » un sujet, surtout dans une robe unie comme le bai, le blanc, le noir.

La robe peut en présenter de très curieuses : son absence totale n'est pas la moindre. Quoi qu'on en ait dit, il est en effet sûr que certains chevaux n'ont jamais porté de poils. Le Professeur DECHAMBRE avoue n'avoir jamais vu de chevaux nus, mais il ne nie pas la possibilité de leur existence, comme d'autres l'avaient fait avant lui. Au contraire, DE CURNIEU rapporte plusieurs exemples de tels chevaux et GOUBAUX et BARRIER disent dans leur *Extérieur* : « L'un de nous en a vu un cas, en 1832, dans une ménagerie ». Sur la foi de ces auteurs, nous pouvons admettre l'existence de tels animaux ; mais nous pouvions nous demander si leur alopecie est bien normale, et s'il ne s'agit pas, soit d'une sorte de monstruosité génitale, soit d'une maladie comme il en est parfois observée à la suite de typhoïde par exemple, chez l'homme très souvent, chez le cheval quelquefois.

L'existence de chevaux frisés n'est niée par personne. GOUBAUX et BARRIER comparent le pelage de ces animaux à la fourrure de l'Astrakhan. Ils ont trouvé à Paris, dans les écuries des *Petites Voitures*, plusieurs chevaux frisés qui étaient, paraît-il, originaires du Danemark. GEOFFROY SAINT-HILAIRE a parlé de ces

chevaux, DARWIN également, au tome I de son ouvrage sur les Variations; AZARA rapporte qu'il en naît souvent au Paraguay, CUVIER en a étudié un cas trouvé dans les écuries de l'Empereur d'Autriche. DECHAMBRE a pu en étudier plusieurs à Alfort, enfin TORREGIANI écrit qu'en Argentine on appelle « pichay » les chevaux à poils frisés. A ce propos, MERCIER, d'Evreux, cité par GOUBAUX et BARRIER, assure que « les sujets atteints de mélanose... ont toujours des crins de la crinière et de la queue frisés ou crépus..., caractère qui doit éveiller l'attention lorsqu'il se manifeste isolément ». Remarquons-le, il ne s'agit plus ici de robe frisée, mais de quelques crins, dont la frisure serait donc un signe de mélanose. Si l'assertion de MERCIER était exacte, le diagnostic de telles tumeurs serait singulièrement facilité : mais le Docteur V. BALL, consulté sur la valeur de ce signe, conseille de le rejeter car dans la mélanose il n'est question essentiellement que de pigmentation, et on ne voit pas très bien comment elle pourrait retentir sur la forme des crins.

Le poil long peut également se rencontrer chez les chevaux. Il s'agirait là d'un retour à une forme ancestrale, car E. RIVIÈRE a trouvé des reproductions de chevaux à poils longs sculptées dans la grotte de la Mouthe, station préhistorique de Dordogne. DECHAMBRE, qui cite cette découverte, a signalé des chevaux dont le devant du genou, la ligne dorso-lombaire, les ganaches et les lèvres supérieures étaient couverts de poils longs.

Au sujet des particularités de la robe en général, on peut encore citer les robes blanches. Celles-ci ont

toujours été un objet de discorde entre les zootechniciens, les uns certifiant qu'elles n'existent pas, les autres jurant qu'elles étaient une réalité. Souvenons-nous que BOURGELAT ne pensait pas « qu'il y ait des chevaux nés véritablement blancs ». Beaucoup d'auteurs sont d'accord avec lui; et encore aujourd'hui on apprend que le cheval ne peut être blanc, puisque sous son poil, de quelque couleur qu'il soit, sa peau est toujours noire, pigmentée. Cependant, plusieurs écrivains ont signalé des chevaux réellement blancs : il est vrai que les cas sont si rares qu'on peut les faire passer pour des exceptions. Ainsi, MERCHE rapporte que DE GARSAULT croyait leur existence possible, malgré les dires des « connaisseurs et observateurs » du temps. DE CURNIEU cite les chevaux blancs du duc de Montrose, derniers rejetons d'une souche espagnole ou arabe; il dit encore : « On a longtemps conservé dans le Hanovre, et il y a encore des chevaux blancs de naissance (*weissgeboren*) assez semblables aux précédents, quoiqu'ayant pris plus de caractères allemands ». A l'Ecole de Cavalerie de Saumur, il mourut en l'année 1868 un cheval que connut MERCHE, nommé *Kosedrey*, et qui était réellement d'un blanc rosé fort remarquable. KRONACKER cite les chevaux blancs de Frederiksborg, en Scandinavie. Signalons pour finir un cas rapporté par BRIVET, qui disait, en 1844 : « Il existe en ce moment au Jardin des Plantes à Paris, un âne qui paraît complètement blanc; il n'a pas de raie de mulet ni trace de raie cruciale; la peau est ladre au pourtour des orifices naturels, les yeux sont vairons; mais il n'est pas albinos, en ce que le fond de l'œil n'est pas

rouge comme chez le lapin albinos, le merle albinos, etc... L'étiquette porte : Ane, variété albine de Sardaigne, donné par M. le Consul de France à Cagliari, en 1842 ». Nous sommes donc obligé d'admettre l'existence des chevaux blancs : mais ici comme pour les chevaux nus, ne peut-on pas accuser une sorte de monstruosité congénitale, consistant en une sorte de ladrerie généralisée ? Il est vrai que MERCHE déclare formellement que la qualité est héréditaire, et que l'âne cité par BRIVET faisait officiellement partie de la variété albine de Sardaigne, mot qui implique l'hérédité du caractère. Il n'en reste pas moins que le cheval blanc est d'une extrême rareté, et qu'on peut sans inconvénient le faire passer dans la catégorie générale des habituels chevaux blancs sur une peau noire.

La blancheur de la robe du cheval est le plus souvent localisée soit à la tête, soit aux membres de cet animal. A la tête, elle peut être causée par la sénilité qui décolore insensiblement les poils des tempes, entraînant la formation des « marguerites » bien connues, mais ordinairement les taches blanches existent de tout temps sur la tête du cheval, et on les appelle alors liste, pelote, croissant, étoile, belle face, etc... Ou bien au contraire il s'agit d'une plus ou moins grande tache noire qui rend le cheval cap de more ou cavecé de more. Aux régions inférieures des membres, les taches blanches forment les balzanes. Il est à déplorer au sujet de celles-ci le manque de précision qui caractérise le signalement habituel de leur forme, de leur dessin, de leur hauteur : peut-être ce défaut doit-il être imputé à la complication de la description des balzanes dans certains ouvrages.

Les robes des bovins sont dignes de nous arrêter tout spécialement, de même que leur signalement en général. Ces animaux prennent une importance croissante et finiront par obtenir les soins qu'ils méritent pour la rédaction de leur signalement. Déjà, LECOQ, au XIX^e siècle écrivait : « Il est cependant certaines circonstances où il devient nécessaire de signaler les grands ruminants et presque toujours d'en signaler un grand nombre à la fois. C'est ce qui arrive surtout lorsque, dans les enzooties et épizooties, on procède au recensement général des bêtes à cornes d'une ou plusieurs communes. » Avec cet auteur, nous convenons que les robes des bovins d'une même race sont très difficiles à distinguer les unes des autres : il n'y a pas de crinière, les couleurs sont mélangées, beaucoup de sujets en ont d'absolument identiques, et, s'il y a de nombreuses races pies, il n'existe en revanche ni bais ni alezans.

Mais, si l'on veut « s'attacher aux parties les plus saillantes et les plus accessibles à la vue », faute de mieux, et si l'on s'astreint à noter exactement les caractères du mufle surtout, on peut arriver à un signalement assez complet pour être sûr. On pourra, conseille LECOQ, se fier à l'intervalle existant en ligne droite entre les extrémités libres des deux cornes ; il est vrai qu'il change avec l'âge, de même que la longueur de ces appendices, mais la date du signalement donne un point de repère certain permettant les rectifications.

Le signalement du bœuf n'est pas chose facile, par conséquent. Voici cependant un ordre de succession de caractères, proposé par A. LEROY :

1° Aspect général de la robe.

2° Couleurs et marques de la tête; marques aux yeux et aux paupières; marques sur le chignon, le front, le chanfrein, le nez, les joues, les oreilles.

3° Marques sous la mâchoire, sous la gorge, sur le fanon et les côtés du cou.

4° Marques aux épaules, côtes, pointes des hanches, rein, croupe, flanc et membre.

Cet auteur recommande de s'attacher surtout à la description de la tête, et de noter avec précision l'emplacement des taches qui environnent les yeux et le mufle — les couleurs de ce dernier (rosé, ardoisé, marbré, etc...). Enfin, il conseille l'emploi de croquis, de silhouettes, comme nous le verrons plus bas. On pourrait compléter ce signalement en insistant sur la forme générale, l'ampleur, la couleur du cornage.

Avec ces moyens, et en appliquant aux robes du bœuf le principe de la classification des robes du cheval selon BRIVET, on pourra fabriquer un excellent signalement. Au besoin, on pourra enfin recourir à des techniques spéciales qui seront exposées dans un chapitre ultérieur.

CHAPITRE II

Les épis

Les épis peuvent être d'un grand secours pour identifier nos animaux domestiques. Ils ont intrigué nombre d'auteurs, et presque tous les ouvrages de la littérature vétérinaire, tant anciens que modernes, nous parlent des épis. On s'est attaché à expliquer la cause de leur existence, leur rôle, leur signification, on a voulu leur attribuer une influence sur la valeur, bonne ou mauvaise, de leurs porteurs. Mais ce n'est qu'assez récemment qu'on a terminé la phase des spéculations pour envisager leur utilisation, en leur confiant la charge d'identifier les animaux.

« Lorsque les poils, dit M. LESBRE, au lieu d'être implantés parallèlement et régulièrement imbriqués changent de direction, il s'ensuit des irradiations, des tourbillons ou des hérissements connus sous le nom d'épis. »

On s'est de tous temps demandé le pourquoi de leur existence. BOURGELAT émettait l'idée qu'il s'agit d'une frisure, d'un rebroussement du poil, par suite d'une configuration spéciale des pores cutanés. Le chevalier de M..., dans sa *Connaissance parfaite des chevaux*, après avoir envisagé maintes causes assez fantaisistes.

revenait aussi à accuser une frisure du poil. LAFOSSE, dans son *Manuel d'hippiatrique* définissait l'épi comme « un tournoiement des poils » et il lui donnait pour raison d'être, une compression exercée par l'utérus sur le poulain, alors qu'il est encore fœtus : voilà une cause surprenante mais qui, à tout prendre, satisfait assez l'esprit. DECHAMBRE nous rapporte les conceptions assez inattendues elles aussi d'un auteur anglosaxon, M. WALTER KIDD. Celui-ci assure que les épis, « les tourbillons, sont en rapport avec les muscles sous-jacents... ils se trouvent là où il y a contradiction, antagonisme ou différence dans le sens des contractions des muscles ». Nous ne voyons pas très bien de quels muscles M. KIDD invoquerait la présence, pour le tourbillon qui est constant entre les deux yeux des chevaux, puisqu'entre la peau et l'os frontal il n'y en a rigoureusement pas, mais ce n'est pas tout. Cet auteur ajoute que le sens du poil est conditionné par la moindre résistance aux forces extérieures — par la protection opposée à la pluie — et il ajoute : « mais on admet qu'il résulte de l'usage, ou de l'habitude ». Ceci n'est pas de l'humour, et fut écrit en 1902...

Nous pensons qu'on a été chercher bien loin une cause trop simple pour qu'on y songe tout de suite, et nous préférons l'explication suivante, dont le principe est proposé par M. LESBRE : nous ne pouvons guère imaginer qu'un plan, où se puisse disposer une toison dont les poils aient tous le même sens — si ce plan s'enroule pour former un cylindre, aucun épi n'apparaît encore, mais si nous essayons d'appliquer la toison sur les bases du cylindre, fatalement appa-

rait soit un tourbillon au centre de ces bases, soit un épi convergeant linéaire sur les arêtes. Supposons le corps de l'animal ramené à six surfaces cylindriques : tronc, membres et encolure, le nombre des épis rationnellement expliqués se multiplie, et si enfin nous passons à la réalité, nous comprenons que la nature ne peut en aucune façon couvrir avec un pelage dont les poils aient adopté un sens unique, une surface aussi compliquée dans ses reliefs, ses creux et ses accidents que la peau entière d'une brute domestique.

C'est à MM. DECHAMBRE qu'on doit la première réalisation pratique de cette identification par les épis. Ils ont insisté sur l'insuffisance actuelle du signallement classique, dont la réalisation est trop souvent imparfaite, et dont la précision n'est plus assez grande pour les besoins de l'heure présente. Ne pourrait-on pas compléter heureusement le signallement par une utilisation rationnelle des épis ? Pour ceci, il faut s'entendre sur eux, et dans ce but les répartir en quelques catégories. BOURGELAT parlait déjà d'épis ordinaires, qu'on trouve chez tous les chevaux — et d'extraordinaires qu'on trouve rarement et qui donnent lieu à des « fables ridicules ». BEAUNIS et BOUCHARD (*Nouveaux éléments d'anatomie descriptive et d'embryologie*), les divisaient avec plus de raison, en courants divergents, convergents, et en lignes nodales. Les auteurs récents s'accordent à les partager en convergents ou concentriques, sensiblement disposés en cônes. Divergents ou excentriques, imitant l'aspect de l'entonnoir — en linéaires, losangiques et circulaires. Il faut préférer le classement plus complet et explicite

de MM. DECHAMBRE, qui proposent en même temps un symbole pour chaque sorte d'épi.

Ils distinguent chez le cheval des épis convergents circulaires (+) en forme de cônes formés par l'adossement des poils dirigés vers un même point — des épis divergents circulaires (o), où les poils partent tous d'un même point qui reste de ce fait dénudé, en entonnoir — des divergents quadrangulaires ($\square$), où le départ se fait non plus d'un point mais d'une surface plus ou moins quadrangulaire — des convergents linéaires (—), où l'adossement, au lieu d'être en tourbillon, est disposé sur une ligne —, des divergents linéaires (=), où c'est une ligne qui marque la divergence des poils.

On croit communément que les épis se trouvent toujours aux mêmes endroits sur le corps du cheval — puisque c'est de lui qu'il s'agit ici — et en fait, les points où on les découvre varient très peu à première vue. Mais si l'on regarde avec attention sur deux sujets les emplacements de deux épis de la même région, on s'aperçoit qu'ils ne sont jamais à deux places exactement semblables par rapport aux régions anatomiques voisines. Et encore, s'ils se trouvaient à des points identiques, il y aurait bien peu de chances pour qu'il en arrive de même pour les autres épis. De la sorte, on peut admettre comme impossible que deux chevaux aient exactement la même disposition d'épis, même en supposant qu'ils en aient le même nombre, et sensiblement aux mêmes endroits.

Voici un moyen excellent, nous semble-t-il, pour différencier deux chevaux, mais encore faut-il que le

système des épis ne soit pas constant dans une famille, que l'hérédité ne la rende pas transmissible. Heureusement, on a pu s'assurer par des expériences longuement poursuivies qu'il n'en est rien.

Nous voici donc en possession d'un principe très satisfaisant pour identifier un animal à coup sûr.

Voyons à présent quelle application pratique il peut avoir. MM. DECHAMBRE proposent de reproduire la silhouette du cheval à identifier, de face, de profil droit et de profil gauche, en dessinant la forme générale de cet animal, et en marquant les principales saillies osseuses, les grandes masses musculaires. Nanti de cet image, le praticien examine la place précise des épis les plus nets, et il la reporte sur la fiche, en employant la notation exposée plus haut. En particulier, l'opérateur devra insister sur l'emplacement des épis trouvés sur le front, dans le creux du flanc, sur le grasset. Pour la première localisation, on peut tracer sur le dessin deux lignes servant de repères, une suivant l'axe de la tête, une autre qui rejoint les bords supérieurs des orbites. Enfin, si cette façon d'identifier les sujets devait se généraliser, l'usage de fiches imprimées donnant une silhouette de cheval-type, faciliterait le signalement ainsi compris. Nous ne pouvons que louer le système Dechambre : cette technique est d'une application facile, rapide, et en l'ajoutant au signalement classique, comme le conseillent ses inventeurs, on pourrait de cette façon individualiser les chevaux à la perfection.

Le mérite de la méthode Dechambre est dans la facilité de son application, mais aussi dans le fait que

le système est intégralement applicable à tous nos animaux. On sait que le chien porte des épis dans sa fourrure, que les bovins n'en sont pas dépourvus (on connaît surtout l'épi de la ligne dorsale et celui du bord supérieur de l'encolure); le porc aussi présente des épis, sur la ligne dorso-lombaire surtout: le Craonnais en a un soit dorsal soit lombaire; le Limousin montre très nettement un épi à la croupe, un autre à l'épaule ou sur le dos; le cobaye est paré d'épis visibles surtout dans les races à longs poils, et très recherchés des amateurs (cobayes « à cocardes »). Enfin, les oiseaux eux-mêmes présenteraient, selon DECHAMBRE, différentes sortes d'épis dans leur plumage, très faciles à voir chez l'oie de Sébastopol surtout. PRANGÉ a même découvert des écussons chez les oiseaux, formés par des différences dans la finesse, l'abondance et le mode d'implantation des plumes. Si ce ne sont pas là de véritables épis, du moins peut-on les prendre pour tels.

Rien par conséquent, ne s'opposerait au perfectionnement par cette méthode, du signalement classique de la totalité de nos animaux domestiques.

CHAPITRE III

La marque au feu

La marque au feu fut employée pour l'identification des animaux depuis la plus haute antiquité, mais il y eut des divergences dans les procédés dont on usa à travers l'histoire. Nous pouvons répartir ces procédés en deux grandes catégories, celle de la marque par le feu chimique et celle de la marque par le feu physique.

En ce qui concerne le cheval ce procédé compte encore parmi les plus utilisés dans la pratique, même pour les organisations officielles, comme celles des *Livres généalogiques*. C'est ainsi qu'il a été adopté par les organisateurs des Stud-books percherons, boulonnais, etc... Chez le percheron, la marque est apposée par un vétérinaire, qui imprime sous la crinière, à la face gauche de l'encolure, un cautère-tampon qui dessine une S et un P entrelacés. Pour le bœuf, au contraire, on évite l'apposition de la marque sur la peau, et on préfère l'appliquer sur la base de la corne : ce moyen n'est évidemment que passager, mais il est probable que cet emplacement est plus indiqué que le premier, et cela nous amène à envisager la valeur de la marque au fer.

GOUBAUX et BARRIER nous font très bien voir l'évo-

lution qu'elle a subi dans l'armée. On marqua d'abord les chevaux militaires sur la cuisse gauche : une grenade signalait ceux qui appartenaient aux carabiniers, un C aux cuirassiers, un D aux dragons, un H aux husards, un A aux artilleurs, un cor de chasse aux chasseurs, deux lances entrecroisées aux lanciers, un F et un E au train des équipages. Mais la marque était parfois cause de chute de peau, ce qui tarait les chevaux, aussi on para tant bien que mal à cet inconvénient en marquant sur l'encolure, où la crinière plus ou moins rabattue cachait un peu les marques, bien ou mal exécutées. Enfin comme le procédé occasionnait trop souvent des accidents de personne, des douleurs indisposant les animaux, des complications et des tares qui les dépréciaient, on décida de marquer au sabot, ce qui se fait encore à présent. Cette marque est momentanée, et se renouvelle, dit le règlement, « à mesure que la pousse de la corne fera disparaître la marque précédente », c'est-à-dire deux fois par an sur la généralité des chevaux. Sauf les chevaux des officiers sans troupe, tout cheval militaire reçoit sur le sabot antérieur gauche son numéro matricule, sur le sabot antérieur droit, au côté externe, le numéro du régiment, suivi de la lettre initiale de l'arme ⁽¹⁾, au côté interne le numéro de l'unité du régiment. Par exemple, on pourra trouver : 11 A. 9 (11^e régiment d'artillerie, 9^e batterie) — 1459.

(1) Cette mesure a été récemment modifiée ; la lettre initiale de l'arme est aujourd'hui remplacée par un chiffre conventionnel ; par exemple, l'Ecole de Cavalerie de Saumur est représentée par le chiffre 82.

En résumé, nous voyons à ce procédé divers inconvénients : ceux qui atteignent les opérateurs, qui peuvent se brûler eux-mêmes, qui n'ont pas toujours affaire à des chevaux dociles, qui doivent être munis soit de la marque, soit du jeu de marques indispensables, et parfois difficiles à réaliser — ceux qui atteignent les animaux. La peau est tarée, et d'autant plus que la marque est plus étendue et plus profondément imprimée — il peut se produire des chutes de peau, des cautérisations dégénérant en brûlures, des complications infectieuses ou autres. Il faut enfin que l'opération ait été pratiquée juste à degré voulu : trop forte, elle porte atteinte à la santé du sujet, trop faible elle ne sert à rien, disparaissant en peu de temps.

La marque faite au sabot ou à la corne ne présente pas tous ces inconvénients, puisque ces régions sont insensibles, au moins dans les régions traversées par l'instrument chauffé — puisqu'elles ne craignent pas l'action du feu — et puisqu'elles n'ont pour ainsi dire pas de valeur commerciale. Mais alors il est indispensable que la marque soit renouvelée périodiquement, au moins une fois par an, puisque la corne pousse sans arrêt : ces répétitions compliquent beaucoup la commodité et la sûreté du procédé.

Il faut cependant reconnaître que la marque au feu a de grands avantages. Le principal en est le caractère indélébile, tout au moins si elle a été faite sur la peau : le signe d'un cheval marqué sur la peau à l'âge de deux ou trois ans sera encore visible bien longtemps après, car nous connaissons tous par expérience la ténacité des cicatrices de brûlures, qui finis-

sent bien par se rapetisser et se contracter, mais qui gardent invariablement leur forme identique, si la cautérisation a été assez profonde. En outre, pour peu que l'opération soit faite par une personne sûre d'elle, fût-ce un maréchal ferrant, les accidents sont très rares, aussi bien pour l'opérateur que pour l'opéré. D'autre part, la marque est à coup sûr aseptique, et ce n'est que dans des cas extrêmement peu nombreux que se produisent les complications redoutables dont on a fait un épouvantail.

CHAPITRE IV

Le tatouage

Le tatouage est un procédé d'identification des animaux assez employé aujourd'hui, dont le principe a été usité pour l'homme en premier lieu. FENIMORE COOPER, Gustave AYMARD ont distrait notre enfance du spectacle des Peaux-Rouges marchant sur le sentier de la guerre, la peau couverte de peintures éclatantes. Les grands explorateurs nous rapportent que beaucoup de peuplades exotiques non seulement se peignent, mais se tatouent et même se sculptent à proprement parler des marques personnelles et souvent horribles à voir. Ces peintures, ces tatouages, ces tailladages sur la peau, sont surtout destinés à terroriser des ennemis; mais pour certains ils servent aussi d'ornement (comme cela se voit aujourd'hui chez beaucoup de nos tirailleurs marocains), et enfin de marque d'identité, collective ou personnelle. Ces procédés ont été étendus aussi aux animaux : chez les Sioux, en particulier, les chevaux partant pour la guerre avec leurs maîtres, étaient comme eux ornés de peintures belliqueuses.

Le tatouage est — avec la marque au feu et le signallement classique — le grand moyen d'identification de

nos espèces domestiques; il est employé surtout chez le cheval, le mouton et le lapin. Le procédé demande un outillage spécial. En théorie, une aiguille et de l'encre doivent suffire, mais en pratique on utilise des marques toutes prêtes, des encres spéciales et une brosse. Les marques varient beaucoup avec les constructeurs et la complication du dessin à reproduire, mais le principe n'en change jamais : il s'agit d'un plaque où sont solidement implantées de fines pointes d'aiguilles, dont la suite trace la marque désirée. On pourra alors soit composer soi-même la marque avec des aiguilles mobiles sur un cadre percé de trous et fixant leur tête, soit disposer de marques toutes préparées, interchangeables ou fixes sur un instrument qui sera à tampon ou à pince, celle-ci avec ou sans levier, crémaillère, etc...

En tous cas, on implante fortement et uniformément la série des pointes jusque dans le derme de l'animal, puis on la retire; on badigeonne la surface ainsi transpercée avec de l'encre de Chine indélébile; ensuite on fait pénétrer de force les particules colorées de cette encre dans les trous de la peau, au moyen de la brosse dure. Si l'opération a réussi, au bout de cinq à six jours, l'encre de la surface cutanée a disparu, et il ne reste de visible que la marque dessinée par un certain nombre de points sombres placés les uns à côté des autres, en profondeur. Une excellente précaution est à prendre : c'est de nettoyer avec minutie la surface où la marque sera apposée, et surtout de la dégraisser absolument, à l'alcool, au xylol, à l'éther : c'est une condition essentielle du succès de l'opération.

Chez le cheval cette technique est beaucoup employée : le Stub-book boulonnais, d'autres livres généalogiques l'ont adoptée, tatouant leurs effectifs à la gencive ou la lèvre inférieure, — l'armée anglaise la préfère à la marque au feu. Chez le bœuf, on a aussi recours à elle pour le marquage (à l'oreille) des sujets nommés au Herd-book de la race charolaise notamment. Chez le mouton elle a la confiance des organisateurs du Flock-book de la race de l'Ile-de-France, et celle des propriétaires de maints autres troupeaux. Pour réaliser le tatouage dans cette espèce, A. LEROY préconise cette technique : bien nettoyer le champ opératoire, puis enduire d'encre les pointes de l'instrument choisi; si c'est une pince, serrer fortement ses mors, les pointes des aiguilles sortant de l'intérieur vers l'extérieur de la conque auriculaire (puisque c'est sur cette région que la marque est en général imprimée), frotter avec une brosse dure, enfin masser avec le pouce. Chez les jeunes sujets, l'auteur conseille de compléter temporairement le tatouage par l'emploi d'un collier, ou d'un bouton d'oreille.

Chez le lapin enfin, nous avons pu nous rendre compte par nous-même de l'excellence du procédé, qui, pour cette espèce en particulier, nous semble supérieur à tout autre existant jusqu'à présent. Cela nous conduit à analyser la valeur du tatouage en tant que moyen d'identification des animaux domestiques.

Les inconvénients n'en sont pas méprisables. En effet, la première condition nécessaire, indépendamment de toute technique, c'est de disposer à tout prix d'un fond clair pour y apporter une marque foncée,

puisque nous ne pourrions pas opérer sur un fond foncé. Cette condition n'est pas toujours remplie, tant s'en faut. Par exemple chez le cheval, qui est presque toujours nègre, où imprimer la marque ? la question a heureusement été résolue par le choix d'un emplacement presque constamment clair : la face interne de la lèvre inférieure. Il est vrai qu'il est assez difficile à mettre à profit, puis plus tard à examiner chez certains chevaux, qu'enfin il y a des individus qui ont l'intérieur de la lèvre inférieure très foncé. Chez certains moutons nègres également, le tatouage ne dispose pas de place dépigmentée tant sur les muqueuses que sur la peau, excepté une petite place située sous la queue (Karakuls). En général le mouton est blanc, et la marque se fait facilement à l'intérieur de son oreille, mais s'il est foncé, PRÉVÔT et A. LEROY, quoiqu'apôtres de la méthode, sont réduits à lui préférer la marque à griffe dont nous nous occuperons plus bas.

Enfin, chez le lapin, l'intérieur de l'oreille présente toujours un espace à peu près dépilé, mince et clair, où l'on peut appliquer la marque avec la plus grande facilité : par contre, nous y avons un sérieux obstacle dans la grande dimension des vaisseaux locaux, dont le sang jaillissant à flots interdit l'entrée des grains d'encre sous la peau et peut compromettre le résultat de l'opération.

Le plus souvent, le tatouage de nos animaux se pratique donc à la face interne de la conque auriculaire; on pourrait craindre des complications au niveau du cartilage traversé par les pointes d'aiguilles, mais heureusement elles sont tout à fait exceptionnelles. D'ail-

leurs le risque en est inévitable, car si, comme nous l'avons essayé, on tente de ne faire traverser que la peau aux aiguilles, l'on n'arrive jamais, chez le lapin tout au moins, à des résultats satisfaisants : d'autre part, malgré une longue pratique du tatouage chez cet animal, nous n'avons jamais vu d'inflammations inquiétantes du cartilage, quoique le lapin ne vive en général pas dans un milieu remarquablement propre.

Les avantages du tatouage sont, par contre, incontestables : simplicité de l'opération, tout au moins chez la très grande majorité des sujets envisagés; difficulté de contrefaire les marques, un peu compliquées, des grandes associations d'éleveurs; fixité de la marque une fois pratiquée, qui n'offre pas, comme les agrafes, bagues, etc..., l'inconvénient de tomber ou de se détériorer; caractère indélébile et invariable ; pour peu que la marque ait été convenablement appliquée, elle est très nette et en tous cas visible pendant un temps infini : si elle fut faite chez un sujet d'âge très tendre, à mesure qu'il grandira, les points du dessin s'écarteront les uns des autres, mais la physionomie du dessin ne changera pas, sauf en proportions.

Nous rattacherons au tatouage un procédé qui lui ressemble et que nous nommerons le découpage.

Il met en œuvre des pinces coupantes spéciales, semblables aux emporte-pièces industriels, qui tracent négativement, pour ainsi dire, des signes convenus, à chaque pince peut même parfois s'adapter tout un jeu de marques coupantes et interchangeables. Cette technique est très facile à appliquer; les blessures occasionnées cicatrisent vite, et aussi nettement que celles

qu'on voit aux oreilles amputées des chiens danois par exemple, enfin les marques obtenues sont parfaitement indélébiles.

Du moins le seraient-elles si les animaux ainsi traités ne s'ingéniaient à les faire disparaître par des grattages, des frottements, ou ne s'accrochaient trop facilement par elles à des clous, des fils de fer qui les déchirent et les anéantissent en un instant. Enfin une sérieuse difficulté technique apparaît, si l'on a une certaine quantité d'animaux à marquer de façon différente les uns des autres : dans ce cas il faut recourir à des chiffres ou à des lettres, dont la réalisation devient tellement confuse qu'elle est impraticable, par conséquent à rejeter.

En somme, à part des cas très rares, autant le tatouage semble satisfaisant, autant le procédé du découpage est à déconseiller pour la pratique.

Cependant il reste utilisable si, comme cela se fait à l'Institut de Halle, l'on convient de certains signes simples pour remplacer les chiffres ou les lettres trop compliquées. Ainsi une encoche ou plusieurs, une perforation centrale ou plusieurs, pratiquées à l'oreille droite, ou à la gauche, représenteront des centaines, des dizaines ou des unités.

Notons enfin que le découpage de l'oreille à l'emporte-pièce constitue le premier temps de l'accrochage des boutons et des boucles dont nous parlerons plus bas.

CHAPITRE V

Les procédés spéciaux

Nous les diviserons en procédés commerciaux et de laboratoire, selon leur intérêt, leur exactitude, et leur faveur auprès des éleveurs.

A. - Procédés commerciaux

André LEROY nous a donné une description très détaillée des objets les plus connus fournis par le commerce pour permettre l'identification des mammifères domestiques. Il en distingue deux groupes, celui des boucles et celui des boutons.

Les boutons sont de trois sortes : boutons à griffe, à vis, en deux parties. Le bouton à griffe est formé d'un disque portant le numéro ou le nom de l'animal auquel il est destiné — ce disque porte plusieurs dents longues et pointues, destinées à le fixer sur l'oreille du sujet. Pour appliquer ce bouton, on se sert d'une pince spéciale qui fait traverser aux dents le cartilage conchinien, puis les recourbe et les aplatit sur la face opposée à celle où se trouve le disque indicateur. Si l'opération est bien conduite, elle est rapide et défini-

tive, le bouton tient solidement en place, et aucune complication ne se produit.

Le bouton à vis est formé de deux segments, l'un et l'autre comprennent un disque indicateur, mais le premier porte un pas de vis femelle, le deuxième un mâle, qui est destiné à se fixer dans le premier après qu'on lui ait fait traverser l'oreille. Ce bouton est loin de satisfaire comme le précédent : il faut convenir qu'il est trop lourd, et que son application est difficile puisque elle demande un emporte-pièce et un instrument destiné à visser les abouts, enfin sa fixation se fait en trois temps successifs.

Le bouton en deux parties est fait aussi de deux disques, l'un portant une tige mâle, l'autre un bout femelle, qu'on fixe puis rive ensemble; cette marque est trop lourde, s'accroche trop facilement aux objets voisins : on a pensé la perfectionner en façonnant la tige mâle à la façon d'un bouton de chemise, mais l'instrument est alors très mauvais, car il tombe trop facilement, la tige étant trop sujette à se casser ou se désinsérer.

Quant aux boucles d'oreille, ce sont de petites pincettes qu'on force à traverser l'oreille, puis dont on soude les extrémités. Ce système est assez bon, mais il est indispensable de laisser un peu de jeu entre le bord libre de l'oreille et la boucle, ce qui permet à celle-ci de ne point blesser les parties vives, mais aussi de ballotter, de s'accrocher aisément à tout objet pincé, enfin de jouer le rôle de corps étranger, qui finit par abcéder le cartilage et donner des complications locales plus ou moins graves. Toutes ces marques com-

merciales ont d'ailleurs le même défaut, qui tient à leur nature même: ce ne sont, après tout, que des corps étrangers qui gênent l'animal, qui nécessitent une perforation, ce qui peut provoquer des suppurations, des infections parfois très sérieuses. Aussi il est conseillé de ne les employer qu'à titre provisoire, afin d'identifier les jeunes animaux (c'est aux veaux et aux moutons surtout que ces objets sont destinés) jusqu'à un âge assez avancé pour permettre l'application d'une marque individuelle moins aléatoire, et définitive. Enfin tous ces engins ont le tort de pouvoir être trop facilement contrefaits, rien n'empêchant ceux qui le désirent de se procurer dans le commerce des marques absolument identiques à celles d'animaux dont ils voudraient voler les privilèges, par exemple.

Pour les volailles, nous trouvons des objets un peu différents de ceux qui sont destinés aux mammifères : chez ceux-ci ils étaient fabriqués en fonction de leur emplacement, l'oreille — chez ceux-là ils sont conçus en vue de l'application sur les plumes ou sur la patte. Nous étudierons ultérieurement les bagues destinées aux volailles.

B. — Procédés de laboratoire

Les techniques ci-dessous décrites ne sont pas encore passées dans les usages. Pour ce motif, nous les envisagerons un peu plus en détail que les précédentes, afin d'essayer de voir quelle pourrait en être l'application pratique. Les procédés de laboratoire peuvent

être compris sous deux chefs : la photographie et les empreintes.

La photographie est aujourd'hui le moyen le plus pratique pour identifier les individus de l'espèce humaine, c'est pourquoi on exige la reproduction photographique du visage de l'intéressé pour tous les passeports, pièces d'identité, cartes de tarifs et d'association, etc... Pourquoi n'en serait-il pas de même pour nos animaux domestiques, particulièrement ceux dont le pelage montre des oppositions caractéristiques de teintes (robe pie, balzanes, taches ou listes en tête, etc...) ?

On est resté pour eux au traditionnel signalement classique; nous en avons noté le caractère trop souvent négligé et incomplet, qui confine parfois à l'incompatibilité avec le sujet auquel le signalement s'applique; pourquoi ne compléterait-on pas celui-ci par la photographie de l'intéressé, de même qu'on le fait pour l'espèce humaine ? Aucun signalement, même le plus détaillé, le plus consciencieux, ne peut lutter en précision et en exactitude avec une photographie bien faite. Il est vrai que celle-ci demande à être conservée, ce qui peut être embarrassant, tandis qu'une marque au feu, un tatouage sont constamment portés sur le sujet visé et dispensent le propriétaire de le faire suivre par un dossier; mais cet inconvénient, qui n'est pas grand, affecte aussi bien le signalement classique, et l'expérience a montré que celui-ci pouvait très bien suivre le signalé — ce qui pourrait se faire aussi aisément pour une photographie, et mieux, pour un signalement complété par une photographie. En effet, les

deux moyens ne se remplacent pas, mais se complètent l'un l'autre. Si la photographie nous renseigne avec une clarté parfaite sur la conformation, les particularités de la robe, par contre un signalement quelconque peut seul renseigner sur l'âge, le nom, l'ascendance, le sexe aussi le plus souvent, enfin sur les couleurs, puisque la chromophotographie n'est pas encore courante à l'heure actuelle.

Voyons quelle est la technique conseillée pour photographier les animaux domestiques : il peut paraître étrange de fixer une technique pour une aussi simple opération, mais songeons que l'image obtenue doit être aussi expressive que possible, et que pour cela quelques précautions sont à prendre. A. LEROY nous indique les suivantes : entourer le sujet d'une ceinture placée au niveau des ars, portant des rivets de cuivre tous les cinq centimètres et coller des papillons de papier à la pointe des épaules, des hanches, à l'articulation coxo-fémorale, afin d'obtenir des points de repère permettant des mensurations de contrôle ultérieures. (Si l'on se souvient de l'importance accordée par DECHAMBRE aux épis, on pourrait marquer ceux-ci de traits de couleur sur les animaux à photographier, ce qui apporterait un moyen d'identification supplémentaire et non négligeable.) Placer l'appareil à distance fixe du sujet, et prendre une vue de profil droit, une vue de face, une vue de profil gauche — au besoin, ajouter une vue de l'animal prise par-dessus lui, l'appareil à cinq mètres du sol et renversé en avant, de façon à ce qu'objectif et plaque soient horizontaux. Ce procédé, fait en série, a permis à cet auteur de pho-

tographier jusqu'à douze animaux en une heure : il ajoute qu'il a donné toute satisfaction, mais il est obligé d'avouer que le prix de revient de la carte d'identité était trop élevé.

Certains auteurs enfin considèrent que la photographie doit donner des indications surtout sur les dimensions du sujet (chez ceux dont la robe est uniforme, en particulier), et que, par conséquent, on peut la perfectionner en plaçant l'animal derrière un vaste filet, dont les mailles sont espacées de un mètre les unes des autres : ce moyen est assurément très satisfaisant, mais il complique trop la technique pour que celle-ci reste pratique.

En somme, rien ne s'oppose à ce que l'on complète au moins le signalement par la photographie, et ce perfectionnement mérite d'être encouragé. On peut fort bien se représenter une carte d'identité propre à chaque animal, comme celles qui existent pour les hommes; voyons comment elles pourraient permettre leur identification. A l'étude de la photographie nous rattachons arbitrairement celle des fiches signalétiques, généalogiques, zoométriques. Elles ne sont pas d'invention récente. HARTMAN conseillait déjà leur emploi à propos de l'ascendance de certains chevaux, et nous en a donné un type qu'il nomme Formulaire pour un livre de haras. Voilà ce qu'il en dit : « Pour que l'on
« puisse toujours être assuré de la bonté et de la pureté de la race..., il est... d'une nécessité absolue de
« tenir registre de la généalogie complète des chevaux,
« et d'y spécifier avec soin... en général leur humeur,
« leur conformation, leur taille et toutes leurs autres

« qualités ». La formule de HARTMAN est un peu désuète à l'heure actuelle, mais l'idée première fut reprise par les auteurs modernes.

PRÉVÔT et A. LEROY conseillent sans réserves l'emploi des fiches signalétiques. Elles sont déjà utilisées en France pour le percheron, aux Pays-Bas pour les races pie-noire et pie-rouge, dont les taches sont faciles à noter sur des silhouettes déjà imprimées — notons que cette reproduction subjective pourrait être remplacée rationnellement par une photographie qui ferait gagner la fiche en exactitude et en expression. Ces fiches ne sont pas courantes en France et on peut le regretter, car elles méritent un meilleur sort si l'on considère les résultats obtenus en Hollande : on n'a recours à elles que dans les Stud-books percheron, mayennais, augeron et auxois (de concert avec la marque au feu et le signalement classique), une carte d'identité aussi complète donne naturellement les meilleurs résultats. A. LEROY nous assure que la fiche signalétique est aussi employée avec d'excellents résultats pour les sujets du Stud-book hollandais-français. Cet auteur pense que les fiches ne peuvent être employées pour les animaux à robe uniforme (salers, charollais), mais il faut se rappeler que le signalement classique a pour but de donner la couleur exacte de cette robe, et qu'il est le compagnon obligatoire de la photographie, à qui est dévolu le rôle de fixer l'habitus général du sujet (1).

(1) Nous pensons qu'on pourrait simplifier la fiche ou la photographie à un degré extrême : comme les marques qui individualisent vraiment les sujets sont principalement à la tête et aux membres, on pourrait se contenter de photogra-

Au reste, les hommes ont le teint, la chevelure de teinte très uniforme aussi, et en médecine légale, on emploie depuis les travaux de l'éminent Docteur BERTILLON, des fiches signalétiques comportant à la fois le signalement et la photographie de l'individu, complétés par des mensurations et par son empreinte digitale : celle-ci va nous retenir un moment, dans son application en vétérinaire.

L'empreinte digitale ne peut guère nous servir pour identifier nos animaux domestiques : pour les ongulés cela est évident, pour les onguiculés, les pelotes digitales sont bien trop souvent changées, crevassées, modifiées par les traumatismes dus à la marche. Mais, par contre, c'est avec la plus grande facilité qu'on peut prendre l'empreinte des naseaux. Le cheval a, par malheur, les siens couverts d'un fin duvet qui empêche d'en prendre l'empreinte, mais le bœuf, le mouton, ont leurs mufles glabres et nets, de même que le sont les nez du chien et du chat.

On s'est beaucoup occupé de la prise de ces empreintes depuis les travaux de PETERSEN en Minnesota, de BOEHME, W. HÉRING et LITTWITZ en Allemagne ; et c'est dans ce sens qu'ont cherché les auteurs qui se sont intéressés à l'identification des animaux domestiques. Le premier point dont on devait s'assurer, était que les papilles du muffle ou du nez des animaux étaient d'une disposition aussi personnelle que celles

phier ceux-ci de face et des deux profils, ou de remplir des silhouettes imprimées d'avance et figurant la tête de face — et des deux profils — chaque membre de face et des deux profils.

du pouce des hommes : le seul moyen de s'en assurer était la preuve par l'expérience : c'est à ce travail de patience que s'attacha M. KREBS, qui arriva à la certitude du caractère personnel des empreintes nasales ; en effet, cet auteur n'a pas pris moins de vingt-deux mille empreintes de mufle de mouton, et il n'a jamais trouvé de similitude entre deux empreintes.

Ensuite, il était indispensable de savoir si les papilles ne changeaient pas avec l'âge ; en effet, l'accroissement de la taille, les traumatismes, la desquamation épithéliale, les maladies pourraient fort aisément transformer du tout au tout leur disposition : ici encore l'expérience a tranché la question et a prouvé que le dessin des papilles ne subissait pas le moindre changement notable suivant l'âge. Les proportions grandissent, certaines rides deviennent plus profondes, d'autres moins marquées, mais le point capital est que la disposition ne change pas, elle est et reste identique toute la vie de l'animal.

Enfin les papilles affectent-elles une disposition héréditaire ? Ici, la question est tout aussi nettement résolue, et une expérience de sept années a montré à M. KREBS que jamais les empreintes des parents et des enfants ne montraient la moindre similitude, dans le cadre du Flock-book de l'Ile-de-France tout au moins.

Au reste, pourquoi en serait-il autrement chez les animaux que chez l'homme, puisque chez celui-ci les empreintes digitales ont été reconnues comme le meilleur moyen d'identification (on connaît la précision extrême des diagnostics), pourquoi n'en serait-il pas de même chez nos animaux domestiques ?

Nous sommes donc en possession d'un principe très exact d'identification ; voyons quelle en est l'utilisation et décrivons la technique de la prise des empreintes. Elle peut se faire par deux moyens, celui de la prise par la couleur, de la prise par la cire à modeler.

Pour le premier, on se sert de couleurs d'aniline, depuis que BOEHME l'a conseillé, et que Walter HÉRING a précisé les conditions de leur usage. On peut user d'encre d'imprimerie. On sèche d'abord le mufle avec soin, puis on l'oint d'encre d'imprimerie, on presse contre le mufle ainsi enduit une feuille de papier mince qui prend l'impression et reproduit exactement l'image désirée. LITTWITZ a perfectionné la méthode par l'usage de deux espèces de moules voûtés, l'un répandant l'encre, l'autre prenant l'empreinte.

Pour le procédé à la cire, voici la technique proposée par LEROY et BAYLE. On malaxe la cire un moment, puis on l'étend en forme de pastille dans le creux de la main, en la comprimant avec une lame de verre, de façon à disposer d'une surface absolument lisse ; on applique la main sur le mufle nettoyé et asséché au préalable ; on range la cire empreinte dans une petite boîte qui permet de l'emporter sans risque au laboratoire ; là, on enduit la face imprimée d'une légère couche de plombagine et l'on photographie l'objet : on obtient un négatif facile à transformer en autant de positifs que l'on veut. Cette seconde manière semble préférable, plus lente il est vrai, mais plus propre, plus exacte que la première technique. HÉRING craint seulement le coût trop élevé de l'opé-

ration, mais l'excès de dépense est à peine sensible puisqu'un bloc de cire peut servir à marquer nombre d'animaux.

Voilà donc la réalisation pratique du principe de la méthode : quelle en est aujourd'hui l'utilisation pratique ? On emploie les empreintes pour l'identification du bœuf, du mouton, du pigeon et du chien.

Pour le bœuf, nous voyons la marque des sujets normands inscrits aux Livres zootechniques de Seine-et-Oise, assurée par leurs empreintes nasales, tout au moins depuis ces dernières années, marquées par les travaux de A. LEROY, en France, parallèles à ceux de PÉTERSEN, en Minnesota. Pour les moutons, nous avons vu plus haut que M. KREBS a fait admettre leur haute valeur par la direction du Flock-book de la race de l'Île-de-France, dont 22.000 membres ont été ainsi identifiés depuis sept ans avec les meilleurs résultats. Pour les chiens, par contre, l'usage des empreintes est encore très peu répandue et c'est à M. AUBRY, de Saint-Dié, qu'on doit d'avoir inauguré la méthode dans cette espèce. Si l'on considère les beaux succès qu'il en a obtenus, on ne peut qu'espérer sa diffusion dans l'espèce canine. Pour le pigeon, nous verrons plus bas qu'on peut prendre l'empreinte de leurs pattes. Pour le cheval, enfin, nous avons noté l'impossibilité où l'on se trouve de prendre les empreintes des naseaux : mais heureusement nous pouvons prendre celles des châtaignes.

L'idée de remplacer les empreintes nasales par celles des châtaignes doit être attribuée à LEROY. Celui-ci a montré par des expériences très nombreuses que le

contour de la surface d'implantation de chaque châtaigne forme un dessin qui varie beaucoup d'un cheval à l'autre. En revanche, chez un même cheval pris à des âges différents, on constate que ce contour reste identique à lui-même, si l'on néglige l'augmentation bien naturelle de ses proportions. Nous trouvons donc à ce procédé les mêmes mérites que ceux de la méthode appliquée aux naseaux, et il est par conséquent très normal qu'on la remplace par celle-là chez le cheval.

LEROY a montré que le contour de la châtaigne varie à l'extrême : il peut être régulier ou non, rond, carré, elliptique, en croissant, etc... Parfois, il est vrai, deux châtaignes peuvent se ressembler au premier coup d'œil, mais dans ces cas on peut recourir aux empreintes des trois autres châtaignes et obtenir ainsi des différences assez marquées pour qu'on puisse s'y fier. Voici la technique conseillée.

On commence par rogner soigneusement la corne jusqu'à ce que sa plus grande épaisseur soit au plus de 1 à 1 cm. 1/2 ; mais si le sujet est un poulain non sevré, cette précaution n'est pas nécessaire ; puis on se munit de terre à modeler, dont on prend le volume d'un abricot et qu'on malaxe longuement ; on l'aplatit en forme de disque dans le creux de la main, puis on l'appuie fortement sur la châtaigne, ensuite on décolle avec précaution ; on arrive très bien à un décollement régulier si l'on a pris soin de plonger dans l'eau la pastille de terre juste avant de l'appliquer ; on obtient ainsi le « relief en creux » constituant ainsi l'empreinte de la châtaigne : le contour en est

très net, il est alors facile soit de le décalquer sur un papier translucide, soit de le reproduire à l'aide d'un réflectographe. On dispose ainsi d'une marque personnelle, que l'on peut coller sur la fiche de l'animal et qu'on pourra dans la suite vérifier de la même façon qu'on l'a prise.

Nous le voyons par cette étude, la nature nous offre des moyens très sûrs d'identifier nos animaux domestiques, moyens que le commerce peut parfaire et compléter au besoin. Photographies, fiches et empreintes peuvent être considérées comme trois excellentes marques pouvant accompagner les animaux et répondre de leur individualité.

Nous en connaissons les inconvénients : obligation d'accompagner le sujet d'une carte portant signalement, portrait, empreintes, dépense nécessitée par la photographie et la prise des empreintes (pour celle-ci, 2 fr. 50 selon M. KREBS, pour un bovin, bien moins pour le mouton dont la surface intéressante est à peine égale au huitième de celle reproduite chez le bœuf), et surtout manque de consécration par l'usage.

Cependant on peut prévoir un temps assez proche, grâce à l'influence des associations de Livres généalogiques, à l'importance croissante de la qualité individuelle destinée à améliorer les races par la sélection, à la pénétration de la précision scientifique dans l'élevage, où l'on sera obligé, pour l'identification des animaux, d'employer des moyens de qualité, et c'est aux photographies, c'est aux empreintes, c'est aux fiches que l'on devra recourir. La meilleure raison motivant cette prévision est l'exemple que nous trouvons

en médecine légale humaine, où pourtant le travail était bien facilité par le fait que marqueur et marqué étaient de la même espèce, tandis qu'en vétérinaire il est compliqué par le fait que l'homme s'adresse à des espèces à la fois très différentes de lui et très différentes entre elles.

CHAPITRE VI

L'identification des oiseaux

Nous sommes obligés de mettre à part les oiseaux car, de même que leur anatomie, leur identification est assez différente de celle des mammifères. Nous trouvons cependant chez eux des moyens qui peuvent se rattacher par leur principe à ceux que nous avons étudiés précédemment pour les quadrupèdes.

Les procédés commerciaux sont assez nombreux pour assurer le marquage de la volaille. Nous avons déjà noté qu'on se servait d'instruments apposés sur les plumes ou sur la patte : nous allons donc tour à tour voir la pince et la bague.

Sur les plumes se fixe une simple *pince* du genre des pinces à cravate ; selon sa fabrication, la pince est plus ou moins tenace, lourde ou compliquée. Parfois elle est disposée de façon à emprisonner certaines plumes de l'aile et à empêcher en même temps l'animal de voler, parfois aussi elle est munie d'une sorte de cuvette où se fixe une pastille de naphtaline dont on espère un rôle parasiticide.

Les *bagues* sont d'un usage plus courant et elles nous retiendront plus longuement. Certaines bagues sont faites d'aluminium où des numéros ont été mar-

qués à l'emporte-pièce ou à la peinture, d'autres sont faites d'une tige plus ou moins malléable et diversement colorée qui se fixe à la patte suivant le principe des anneaux ouverts. Citons aussi la bague spéciale qu'emploie l'armée pour ses pigeons-voyageurs : elle est formée d'une bande de métal qu'on enroule et fixe sur la patte de l'oiseau et qui porte sur sa face externe une légère boîte cylindrique à couvercle où se glisse le message.

La bague a de graves défauts qui nous ont personnellement obligé à en abandonner l'usage : les chiffres marqués à l'emporte-pièce deviennent vite illisibles, la boue s'accumulant dans les trous qui se déforment et se brisent avec la plus grande facilité ; les signes peints sont plus vite encore disparus ; les couleurs sont rapidement passées et invisibles. Enfin tous les perfectionnements de construction dont on l'a doté sont passibles des mêmes critiques que celle que l'on peut formuler pour la bague du pigeon.

LAHAYE a donné une excellente analyse de l'emploi de la bague chez le pigeon-voyageur en Belgique, où la bague est le moyen légal d'identification de cet oiseau. Ses dimensions sont en général de 5 à 7 m/m de diamètre sur 5 m/m de hauteur et 1 m/m d'épaisseur. Elle est appliquée au pigeonneau dès l'âge de neuf jours : c'est là le moment exact, car si l'on essaie plus tôt on risque de blesser une patte trop faible, plus tard, au contraire, l'introduction serait des plus malaisée. Mais si la bague est très utilisée, elle n'en a pas moins de très graves défauts dont le principal est la grande facilité avec laquelle on la contrefait : les

fraudes ont même été si répandues à certains moments qu'elles arrivèrent à rendre impossibles les concours et la sélection du pigeon en Belgique. Aussi maint chercheur, mainte firme s'ingénierent à trouver des bagues inimitables et inviolables.

On imagina quantité de combinaisons : on savait que la fraude consistait le plus souvent à enlever la bague à un bon sujet pour la donner à un moins bon, et l'on voulut empêcher la bague une fois posée de pouvoir être déplacée. On fit des bagues en porcelaine, vite reconnues trop grosses et trop cassables ; en acier qui s'oxydait très rapidement, à la continuelle humidité ; en aluminium où les empreintes étaient trop faciles à imiter. On modifia ensuite non plus la matière de la bague, mais sa forme en ajoutant un bourrelet de renforcement empêchant les dilatations mais trop lourd ; en ajourant la bague par des fenêtres qui ne laissaient persister à leur côté qu'une portion de paroi si mince que celle-ci se cassait dès qu'on tentait de dilater l'anneau, mais celui-ci se déformait et se brisait à tout propos. On fabriqua alors des bagues de duralumin en forme de tube à essai percé de trois trous destinés aux trois doigts, un quatrième étant prévu pour les mouvements de l'oiseau. On en fit même en magnésium qui devait brûler dès qu'on le chaufferait dans le but de le dilater, mais qui jamais ne s'enflammait. On en fabriqua en fonte massive portant en creux l'indication de chiffres ou de numéros, mais alors la bague avait un poids excessif. Bref, on usa en pure perte des trésors d'ingéniosité : toujours la bague fut violée. La conséquence s'en tire donc

avec évidence, c'est que le procédé est mauvais, que le système de la bague est défectueux dans son principe.

Le signalement classique, a-t-on pensé, pourrait être appliqué au pigeon, avec quelques modifications l'adaptant aux oiseaux, mais la mûe change plus encore l'aspect des plumes des oiseaux, qu'elle ne modifie celui de la robe des mammifères, et cela rend son application difficile. En revanche, on pourrait se fier au caractère personnel des teintes de l'œil : on remarque en effet que jamais deux pigeons n'ont les yeux semblables ; mais aucune description ne peut rendre les couleurs de l'œil, et il faudrait recourir à une chromophotographie trop chère et encore peu pratique.

L'âge consigné dans le signalement est très difficile à diagnostiquer chez les oiseaux, et seuls les spécialistes peuvent s'en rendre compte, en se basant sur la couleur des pattes qui, de roses chez les jeunes, deviennent ternes chez les vieux pigeons ; les écailles de ces pattes peuvent aussi donner des indications sur l'âge ; on pourrait enfin se fier au remplacement des plumes qui se ferait régulièrement si la mûe ne venait le troubler périodiquement et si des maladies parasitaires fréquentes ne venaient les dérégler.

Bref, le signalement ne peut guère être employé pour le pigeon, pas plus que la marque au feu, le tatouage, le repérage des épis.

Il nous reste qu'un recours, c'est le laboratoire qui nous offre la photographie et la prise des empreintes. La première, a-t-on vu, n'est pas intéressante parce

qu'elle ne peut encore exprimer les couleurs. Par contre, les papilles digitales sont ici particulièrement utiles, car elles sont personnelles et d'une netteté très grande dès le sevrage.

Pour en prendre l'empreinte, LAHAYE conseille la technique suivante : laver les pattes en insistant sur les coussinets plantaires ; les sécher avec un buvard ; les badigeonner d'une mince couche d'encre d'imprimerie ; poser la patte ainsi préparée sur un papier journal blanc, collé ensuite sur une fiche signalétique. On peut, de même que nous l'avons vu faire pour les bovins et les ovins, aplatir une galette de cire molle entre deux lames de verre et poser sur elle les pattes lavées de l'oiseau dont on photographie l'empreinte après l'avoir enduite de plombagine.

Nous le voyons donc, ici comme pour d'autres espèces et plus encore que pour la plupart d'entre elles, les empreintes sont un précieux moyen d'identification pour le pigeon, et ce qui se fait pour cette espèce peut se faire pour les autres oiseaux dont le signalement peut cependant s'exécuter, tout au moins dans les races peu améliorées dont le plumage varie sensiblement d'individu à individu. Mais le procédé le plus satisfaisant, et peut-être le plus aisément praticable, est ici encore la prise des empreintes plantaires, si nous passons sur les marques temporaires comme celles qu'on fait aux ciseaux ou au badigeon.

Conclusions

I. — L'identification des animaux domestiques offre de jour en jour plus d'importance, au fur et à mesure que leur qualité l'emporte sur leur quantité, que leur valeur s'accroît par suite de leur perfectionnement et leur spécialisation, que les transactions s'opèrent sur un champ plus étendu.

II. — A l'heure actuelle, le signalement classique est une excellente manière d'identifier nos animaux domestiques, éprouvée par les siècles, susceptible d'améliorations dans le souci du détail de sa rédaction, à condition de l'employer dans les meilleures conditions de rendement.

III. — La marque au feu, le tatouage et le découpage sont des moyens pratiques et satisfaisants d'étayer, en cas de besoin, le signalement classique, et dont les inconvénients sont en général bien compensés par les avantages.

IV. — De nouveaux procédés : fiches signalétiques, empreintes, photographies, notation des épis, peuvent mieux encore que les précédents compléter le signalement classique, auquel on devrait les joindre systématiquement.

V. — La photographie est le procédé d'identification qui satisfait le mieux l'esprit ; dans les cas où elle ne peut être employée, la prise des empreintes nasales ou plantaires est à préconiser, vu le caractère essentiellement individuel de ces empreintes.

Vu : Le Directeur
de l'Ecole Vétérinaire de Lyon,
D^r V. BALL

Le Professeur
de l'Ecole Vétérinaire,
TAGAND.

Vu : Le Doyen,
JEAN LEPINE

Le Président de la Thèse,
NICOLAS,

Vu et permis d'imprimer

Lyon, le 16 Janvier 1924.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
A. LIRONDELLE.

Bibliographie

- BOUCHET (Docteur). — *Revue générale de Médecine Vétérinaire* (1931). Au sujet de l'identification des chevaux de pur-sang.
- BOURGELAT. — *Eléments de l'art vétérinaire*.
- BRIVET. — *Nouveau traité des robes ou nuances chez le cheval, le mulet, chez l'espèce bovine et chez les petites espèces domestiques*.
- CHARVET (Docteur). — *Revue de Médecine Vétérinaire et de Zootechnie réunis* (1883). Recherches historiques sur les marques des chevaux d'Italie et d'autres pays.
- CHEVALIER DE M... — *La connaissance parfaite des chevaux* (1741).
- CORNEVIN. — *Zootechnie générale*.
- CUYER et ALIX. — *Le cheval*.
- DECHAMBRE. — *Zootechnie générale*.
- *Les équidés*.
- *Le porc*.
- *Les livres généalogiques des races françaises d'animaux. Signalement et identification des chevaux par les épis*.
- GARSALT (DE). — *Le nouveau parfait maréchal* (1770).
- GODINE. — *Cours d'extérieur* (1814).

- GOUBAUX et BARRIER. — *Extérieur du cheval*.
- HARTMAN. — *Traité des haras*.
- JACOULET et CHOMEL. — *Traité d'hippologie*.
- KREBS. — *Revue de Zootechnie* (août 1932). Etude de l'identification des ovins par les empreintes nasales et la transmission des caractères de ces empreintes dans la descendance.
- LAFOSSE. — *Manuel d'hippiatrique* (1803).
- LAHAYE *Annales Belges de Médecine vétérinaire* (1927).
Au sujet de l'identification du pigeon-voyageur.
- LASTEYRIE (DE). — *Traité sur les bêtes à laine d'Espagne* (1799).
- LECOQ. — *Traité d'extérieur* (1843).
- LEROY. — *Ce que doit savoir un bon contrôleur laitier et beurrier*.
— *Les livres généalogiques des races françaises d'animaux. L'identification des chevaux au moyen des châtaignes*.
- LESBRE. — *Précis d'extérieur*.
- MERCHE. — *Nouveau traité des formes extérieures du cheval* (1868).
- PRÉVOT et LEROY. — *Les livres généalogiques des races françaises d'animaux. L'identification des animaux et le contrôle de la descendance*.
- SOLLEYSSEL. — *Le parfait maréchal* (1687).
- WINTER (DE). — *Traité nouveau pour faire races de chevaux* (1687).
- DAUMAS (Général). — *Les chevaux du Sahara et les mœurs du désert*.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
IMPORTANCE	9
CHAPITRE I. — Le signalement	13
CHAPITRE II. — Les épis	27
CHAPITRE III. — La marque au feu	33
CHAPITRE IV. — Le tatouage	37
CHAPITRE V. — Les procédés spéciaux	43
A. <i>Procédés commerciaux</i>	43
B. <i>Procédés de laboratoire</i>	45
CHAPITRE VI. — L'identification des oiseaux ..	57
CONCLUSIONS	63
BIBLIOGRAPHIE	65



BOSC FRÈRES, M. & L. RIOU

00 00 **IMPRIMEURS - ÉDITEURS** 00 00

00 **42, QUAI GAILLETON, 42** 00

00 00 00 00 **LYON** 00 00 00 00



